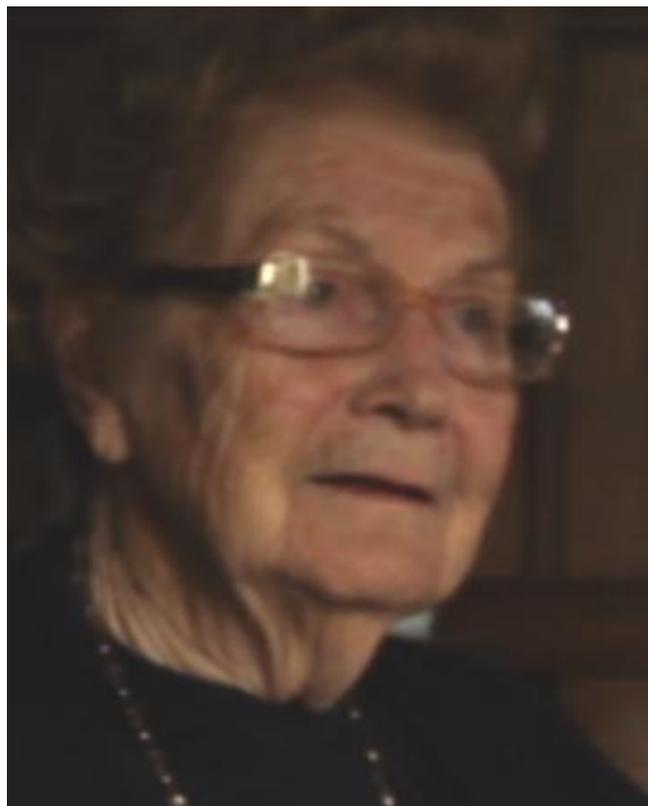




L'AMI DE LENS

Jacqueline Cuénod (1925 - 2017)



Bonjour Jacqueline, j'aimerais que vous m'expliquiez comment vous êtes arrivée au village, comment vous avez été accueillie par les villageois.

Je suis arrivée en 47, j'étais fiancée avec Michel Cuénod, j'avais été invitée à passer les vacances avec tante Irène qui gardait le chalet. J'ai commencé par avoir une grande frousse parce que j'ai pris l'autobus à Granges et que tout à coup, dans ce virage serré, j'ai eu l'impression qu'on allait entrer dans le rocher. Je me suis dit, qu'est-ce que c'est que ce village haut perché ! Et puis pour finir je suis arrivée ici, j'ai découvert le chalet et j'ai tout de suite été sous le charme du chalet et du village.

Tante Irène m'a emmenée faire tout le tour du village. Elle m'a emmenée voir Madame Lorette, elle m'a raconté la dure vie de Madame Lorette qui, après avoir dû faire des lessives là-haut à Crans, avait réussi à créer cette petite pension. Et moi j'ai admiré sa force de caractère, je me suis dit qu'elle doit être typique des gens du village, ça m'a plu. Et puis après, j'ai rencontré Monsieur Pache qui était quelqu'un d'absolument truculent, toujours joyeux, toujours très accueillant. J'ai rencontré Samuel Morard, alors là ça a été formidable, d'abord rien que l'allure.

Et puis les histoires et la sagesse de Samuel Morard ! Il avait comme ça de temps en temps des petites réflexions qui montraient qu'il avait réfléchi à la vie. Une fois il nous a apporté je ne sais plus quelle espèce d'eau de vie qu'il faisait, elle était tellement bonne. Alors je lui ai dit « Écoutez Monsieur Morard est-ce que je pourrais vous acheter un petit peu de cette eau de vie ? » Il me dit « Non, les choses comme ça on les donne, mais ça ne se vend pas, c'est comme les champignons. ». Je me suis dit, alors ça, je découvre une autre manière d'être qui est vraiment sympa. Et depuis,

de temps en temps, je trouvais une bouteille derrière la porte, sans un mot, sans rien du tout, et j'ai admiré la générosité et la délicatesse de Samuel.

Et puis, petit à petit j'ai rencontré les uns et les autres, et puis on s'est mariés Michel et moi, on a beaucoup voyagé et vécu à l'étranger, et on se disait s'il y a un endroit où on aimerait revenir pour notre retraite, c'est Lens et le chalet. On s'était fait des amis un peu partout, et on s'est dit qu'il faut qu'on puisse les accueillir, et dans un appartement en ville ça ne va pas. Bref, ça a été depuis tout le temps notre rêve, à Michel et à moi, de venir nous installer au village parce qu'on appréciait le cadre, mais surtout on appréciait la manière de vivre des habitants.

Ici les gens savent rire, ça me changeait de Genève pour tout dire, et j'étais contente. J'apprécie la vie toute simple qu'on mène ici, les rapports tout simples avec les gens. J'ai été tellement émue quand le petit groupe qui s'appelle le club de l'amitié est venu me demander si j'aimerais en faire partie. Vous pensez si j'étais d'accord, j'ai dit oui tout de suite !

Une fois j'ai rencontré une dame qui passait le long du chemin, j'étais en train d'aménager mes parterres, et elle me dit « Mais qu'est-ce que vous faites là ? » Je lui ai dit « Vous voyez je suis en train de planter des petits buissons. » Elle me dit « N'en plantez pas trop, parce que le chalet, il appartient un petit peu au village, et on aime voir ce qui s'y passe. » J'ai trouvé ça formidable, mais vraiment formidable, qu'on me dise les choses comme ça.



Une autre fois, c'est aussi une autre dame du village qui me dit « Mais vous vous couchez bien tard, qu'est-ce que vous faites comme ça le soir ? » Et je ne trouve pas que c'était de la curiosité, c'était de l'intérêt, simplement, et je lui ai dit « Ben voilà, je regarde la télévision quand il y a des programmes intéressants, puis à part ça, je lis. » Elle me dit « Mais comment, vous lisez tous les jours ! »

Ce que j'apprécie, c'est que les gens d'ici me prennent comme je suis, je les prends comme ils sont, et il n'y a pas l'ombre de problèmes pour se rencontrer, et ça, c'est absolument formidable. Pour moi, Lens, c'est ça, c'est un endroit où j'arrive, j'ai aucune racine, vraiment, et je m'y sens tout à fait chez moi. Quelquefois, je me mets sur le petit balcon devant la cuisine, je regarde ce pays qui est tellement beau, et je me dis, mais la chance que j'ai d'habiter ici !

Et puis, vous pouvez me raconter un peu comment les Cuénod ont acheté ce chalet ?

Eh bien, c'est arrivé parce que le grand-père de mon mari avait de l'asthme et il savait que c'était une région qui est excellente au point de vue santé. Les grands-parents de mon mari, en 1917-18, ont appris qu'il y avait ce chalet à vendre, et ils sont venus, et eux aussi, ils ont été tout à fait saisis par le charme du coin, et ils ont acheté ce chalet qui avait été construit par le peintre Muret.

Dans ce chalet, il y a vraiment une âme, il faut dire, et ça ne m'étonne pas étant donné tout ce que Muret lui-même a vécu ici, comme artiste, invitant Ramuz, invitant Stravinsky, invitant Auberjonois. Mais vous savez, moi je suis tout à fait sûre que ce qu'on vit dans un endroit, ça reste dans les murs, et ce chalet, depuis tout le temps, je trouve qu'il a été plein de gens tout à fait intéressants. Eh bien voilà, les grands-parents de Michel l'ont acheté, et, depuis ce temps-là, c'est devenu un chalet de vacances, et ça l'est resté pendant un peu plus de 50 ans. Maintenant, j'y suis définitivement.



Dans le chalet, l'atelier de Muret photographié par le peintre lui-même en 1915.

Mon beau-père avait cinq enfants qui avaient eux-mêmes des tas d'enfants. Quand il est décédé, c'était compliqué de partager le temps de séjour au chalet. Donc, ils ont été d'accord que Michel et moi gardions le chalet. Ils peuvent venir quand ils veulent, bien sûr, mais maintenant, c'est nous qui sommes responsables.

Pour finir, ce n'est même pas nous, c'est moi, puisque Michel est décédé tout de suite. Mais je peux vous dire que beaucoup d'amis ont séjourné ici. Deux amis américains ont été ravis, pour la première fois de leur vie, de faire des vendanges. Un ami de Hambourg, est venu pour observer un oiseau, le tichodrome échelette, qui niche dans les falaises de Loèche. Il a habité ici, il partait le matin à 8 heures, avec un pique-nique que je lui préparais, passait toutes les journées dans les falaises là-bas de Loèche, et il a pu observer son oiseau et tout. Enfin, il y a ma sœur qui vient de Bretagne avec son mari, ils ont été heureux de découvrir, toute la région. Et on fait des torrées, et naturellement il y a les fondues, les raclettes et les vendanges, enfin, voilà.

Et vos enfants ont-ils gardé un souvenir aussi du village, de leur enfance ?

Tout à fait, tout à fait. Ils se rappellent qu'ils ont gardé les vaches, qu'ils sont allés aux vendanges. Et puis ils se rappellent forcément de toutes les excursions qu'on faisait avec eux, puisqu'on était là en vacances. Alors, il y avait toutes ces excursions, les promenades et le camping avec Tante Irène, plus le ski, plus tout ça.

Il y a un coin qu'ils aimaient spécialement, c'est un peu au-dessous du chalet des sœurs, là-haut. Il y avait un ruisseau qui descendait et on leur avait appris à faire des petits moulins avec un bâton, des pales, et ils mettaient ça dans le bisse. C'était formidable.

Une autre fois, tante Irène les a emmenés un mois sous tente, dans un champ au bout d'un chemin qui part de la route des Mayens. Elle s'était arrangée avec la personne à qui appartenait le champ. Elle avait appris aux enfants à faire des étendages, à faire des choses pour mettre sécher la vaisselle. Le soir, elle leur racontait des histoires, et en même temps, ils voyaient toutes les lumières sur Sion. Pour eux, c'était vraiment un rêve. Et moi, je montais avec le sac à dos et une partie des pommes de terre déjà cuites, ou bien je montais avec toutes les provisions et je passais la journée avec eux.

Une des choses que mes enfants ont tellement appréciées, et moi aussi, c'est que les gens d'ici ne sont pas blasés. Quand on leur montre quelque chose, ils ont du plaisir et ils le montrent.

Quand je suis venue ici, j'ai trouvé Jean-Bernard, et je garde cette reconnaissance, parce qu'il fallait restaurer le chalet. Et comme Michel était à l'hôpital, je venais une fois par semaine, et Jean-Bernard m'avait dit « Vous ne vous faites pas de soucis, ne prenez pas d'architecte, vous savez ce que vous voulez, laissez-moi faire mon équipe d'artisans du village. » Et ils m'ont fait les plans, les devis, les délais, et ça a tout

marché. Et vous vous rendez compte le soulagement que c'était pour moi, de savoir qu'il y avait quelqu'un sur qui je pouvais compter.

Et puis surtout que Michel était malade. Et que je savais qu'il n'en avait plus que pour quelques semaines. En fait ça a été le cas. Et un des souvenirs tout à fait formidables que j'ai de cette période, où naturellement il avait fallu arrêter le chauffage central, je me rappelle qu'il y avait dans la chambre, juste le lit, et que je crevais de froid dans ce lit. Et puis un jour, Jean-Bernard m'a dit « Écoutez, Claire-Lise demande si vous seriez d'accord de venir dormir chez nous. » Si je serais d'accord, mon Dieu ! Et comment ! Je veux dire, ça a été mon arrivée au village.

Et puis j'ai eu une bonne surprise il n'y a pas longtemps. J'ai vu arriver deux dames, assez âgées, et une jeune femme. Elles m'ont dit « Écoutez, est-ce qu'on pourrait entrer, est-ce qu'on peut voir le chalet ? » C'étaient la fille de Muret et la fille de Ramuz ! J'étais enchantée de leur montrer le chalet, et elles m'ont dit « Mais on est tellement contentes, parce que vous ne l'avez pas transformé, vous l'avez laissé. »



Le chalet photographié par Albert Muret (album 1915-1919) et dans les années 1930 par Ch. Dubost.

Bon, il a été un peu aménagé, bien sûr. Depuis, elles sont revenues plusieurs fois et une d'entre elles m'a dit de lui faire signe si le chalet serait une fois à vendre. Mais le chalet ne sera pas à vendre, en tout cas pas tant que je suis là. Je dois dire que, quand j'étais petite là-bas en Bretagne, je n'avais jamais imaginé que je finirais mes jours dans un petit village valaisan. Mais c'est très bien comme ça.

Vous étiez de la ville ?

Mes grands-parents étaient d'une petite ville de Vendée, ensuite mes parents sont venus à Nantes parce qu'il fallait venir en ville pour pouvoir faire des études. Mais on habitait en périphérie parce que maman voulait toujours avoir une maison avec un jardin. Et puis j'ai passé toute la guerre à Nantes, et je suis arrivée en Suisse pour me remettre d'une pleurésie tuberculeuse.

Le premier cadeau de la Suisse a été de me prendre, en partie grâce aux dons suisses, et de me guérir. Et c'est là que j'ai rencontré mon mari qui lui aussi avait une pleurésie. Moi j'étais au quatrième, lui était au deuxième, et on s'est rencontrés en allant à la salle à manger. Et puis c'est comme ça que tout a commencé, au fond.

Et après vous avez commencé à étudier à Genève ?

On est d'abord partis en Amérique, avec les trois enfants, mon mari enseignait à l'université en Floride, et c'est en Floride qu'on a découvert le premier cancer qu'il a eu. Et il a été opéré là, et tante Irène qui était avec nous est rentrée avec les deux grands à Genève. Je suis restée avec Michel et Jean-François pour finir l'année universitaire en Floride. Les médecins m'ont dit « Écoutez, on a opéré votre mari, mais on ne peut pas savoir s'il va s'en remettre. Alors vous devez préparer l'avenir. » Ce fut un choc, quand ça vous arrive comme ça à l'étranger. Alors j'ai décidé de refaire des études.

J'ai recommencé à 40 ans. Je suis allée au département de l'instruction publique de Genève et je leur ai demandé quelles études faire pour que je sois sûre d'avoir un poste. Finalement j'ai décidé que j'allais faire une licence en géographie économique. Et alors je me retrouvais à 40 ans au milieu de tous ces étudiants qui avaient 20 ans de moins. Ça a très bien marché, tout à fait bien.

C'est-à-dire que j'ai fait ces trois années d'études, j'ai fait ma licence et puis là le directeur de l'Institut me propose de faire un doctorat. Alors j'ai commencé les recherches pour faire un doctorat en géographie économique et ils m'ont demandé de prendre un poste d'assistante et de donner les séminaires. Donc pendant sept ans, j'ai donné des séminaires de géographie humaine et économique à l'université. Et puis je n'ai pas terminé ma thèse parce qu'à ce moment-là mon mari a été envoyé en Libye.

Alors je suis partie avec lui. Et puis ça c'était encore une aventure passionnante. Puis on est rentrés, puis là on nous a envoyés en Turquie où on est restés sept ans et

demi pour la construction des grands barrages turcs. C'était encore plus passionnant. Et c'est en rentrant de Turquie que je suis arrivée ici.

Et ça vous plaît toujours ?

Les enfants et les petits-enfants reviennent ici avec le plus grand plaisir. Il n'y a pas un autre endroit où j'aimerais être. Il n'y a pas une autre maison où j'aimerais habiter. C'est le chalet.

Alors j'espère que je tiens le coup longtemps, parce que c'est quand même grand pour moi toute seule. Et puis il y a des escaliers et j'ai mal aux genoux. Mais ça fait rien. Je mettrai le temps qu'il faut.

Tant que je peux conduire, il n'y a pas de problème. Je descends une fois par semaine à Sierre. Je fais mes petites courses. Et puis voilà.

Je l'aime, ce village. En plus, il y a tout dans ce village, un bon médecin, un home au cas où je ne tiendrai plus le coup, une pharmacie, deux supermarchés, une physiothérapeute, la banque, qu'est-ce que vous voulez de plus ? Donc, c'est vraiment un endroit où l'on peut envisager de finir ses jours tranquillement. Et puis voilà, ce que j'espère.



Le chalet de nos jours.

Extraits d'un entretien avec Claire-Lise Micheloud en 2006

« *Connexions transgressives* »

Exceptionnellement, l'Association des Amis du Patrimoine de Lens a proposé à ses visiteurs en fin 2024 et février 2025 une seconde exposition temporaire.

Au début 2024, ce morceau de Toscane au caractère bien trempé, empreint de joie de vivre et de générosité qu'est Rita Perraudin Pacifici, frappe aux portes de la Commune de Lens, avec une idée précise dans le cœur... et surtout dans la tête : monter dans le modeste et charmant Musée Le Grand Lens une exposition où dialoguerait art moderne et patrimoine, doublée d'une volonté d'inscrire ce même art dans un quotidien autrefois difficile. Contact est pris et c'est ainsi qu'est née la version lensarde de « Connexions transgressives ».



Exposition « *Connexions transgressives* », Rita Perraudin Pacifici © APL, Luciano Miglionico.

Titulaire d'un doctorat de recherche en Philosophie et Lettres à Florence et Pise, et d'études d'Esthétique et philosophie de l'art, r p (c'est ainsi qu'elle signe ces œuvres) a vu en cette même année quelques-unes de ses œuvres entrer dans la collection permanente de la prestigieuse Fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence, première fondation privée d'art moderne et contemporain en Europe. r p est ainsi exposée à côtés de noms tels que Léger, Soulages, Palazuelo, Miró.

Le tournant vers sa création actuelle, Rita le doit notamment à sa rencontre avec le peintre espagnol Lluís Lleó, qui l'a confortée dans le choix de son travail en superposition de couches et en couleurs dominantes.

Si quelques eaux-fortes raffinées où elle met en évidence l'évolution des traces ont aussi trouvé leur place, la majorité des œuvres présentées à Lens sont des compositions suggestives par la combinaison de l'acrylique avec des pigments, des cristaux et des sables.

La vive sensibilité de Rita l'a poussée et la pousse encore, au cours de ses nombreux voyages, à recueillir ici et là une poignée de sable de plages qui l'ont séduite. Cette matière minérale permet à l'artiste de fixer un instant, une émotion, un souvenir, un lieu, dans des œuvres certes souvent monochromes, mais à la texture particulière et aux reliefs truffés de menues ombres porteuses de lumières inattendues.

Quant à ses couleurs aux dominantes de rouges, bleus et blancs, qui de mieux pour les décrire que le critique d'art Michel Bohbot : « Ses couleurs sont des formes à l'état pur qui ne reculent pas, ne ploient pas, très proches de l'œil qui les caresse comme le ferait une main. Alors les toiles sont illimitées et envahissent – quel que soit leur format – la surface sur laquelle elles sont accrochées. »

Mais si les éloges sont beaux, il ne faut pas oublier, comme Rita le dit si bien elle-même : « chaque spectateur doit reconstruire son œuvre selon son imaginaire ».



« Artist's Heart » et « Incoming White Trace », r p © APL, Luciano Miglionico.

Sabine Frey

« *Barbe Joyeuse* », la grande cloche de Lens

Lors de ses séjours en son castel de Diogne, la noble châtelaine n'entendait pas la sonnerie de cloches de Lens.

Elle désira, à l'occasion de sa soixantième année, léguer à ce coin de pays un souvenir durable, témoignage de sa bonté et de son orgueil.

Barbe de Platéa dota ainsi la Paroisse du Grand Lens d'une cloche surpassant toutes les autres. Elle devait se faire entendre jusque dans les montagnes.

Dès lors, Lens se vantait d'avoir les plus grandes et les plus belles cloches qui font, aujourd'hui encore, sa renommée.

La légende nous dit que la dame de Platéa vint de Sierre à Lens avec un mulet chargé d'or et d'argent. Au sommet de la dernière montée, le pauvre animal croula sous le poids de son fardeau et refusa de se relever.



La Barbe joyeuse offerte par Barbe de Platéa, avant sa refonte en 1958. Photo Fond du 100^e, Commune de Lens.

Cet incident n'empêcha nullement la fonte de la cloche qui reçut, lors de son baptême, le nom de sa marraine.

L'histoire ne nous a pas transmis les noms des forgerons qui l'ont fabriquée. Mais le vieux Muller laissait entendre que c'était l'œuvre de la famille du « fabre » Briguet du Dailly, établie à Lens au début du XV^e siècle.

Il fut stipulé sur un parchemin dûment signé que la grande cloche lancée à toute volée annoncerait la présence de dame Barbe chaque fois qu'elle se rendrait aux offices divins dans une église de la région.

C'est surtout aux jours de fête qu'il fallait l'entendre, grâce à la dextérité du marguillier Pierre Naoux, jeter ses harmonies tantôt à l'orient, tantôt à l'occident.

Depuis des décennies, elle se balance, allègre, dans l'enchevêtrement de la charpente : elle n'oublie pas sa noble marraine.

A la mort de Pierre Naoux, la Barbe ne sonna pas comme pour les défunts aisés. La population en fut mécontente, mais on racontait que des anges, à la nuit tombée, essuyaient les larmes de la reine des cloches, inconsolable.

Aujourd'hui encore, sur la montagne, lorsqu'ils entendent la fameuse cloche, les bergers s'exclament : « Voici la Barbe qui nous appelle au recueillement. ».

Georgie Lamon, « Lens - Mémoire d'un village », 2009

Recettes d'autrefois

Gibelotte de lapin

1 kg lapin
150 g lard maigre
150 g petits oignons
30 g beurre
huile
2 dl vin blanc
250 g champignons
farine

Découper le lapin en morceaux. Faire blanchir dans une cocotte, avec le beurre et l'huile, les petits oignons et le lard coupé en dés. Les retirer du feu.

Faire dorer à la sauteuse les morceaux de lapin. Les saupoudrer de farine et les laisser prendre en couleur. Mouiller au vin blanc et porter à ébullition. Saler, poivrer et ajouter de l'eau. Laisser cuire 30 minutes.

Ajouter les oignons, les lardons et les champignons. Prolonger la cuisson de 20 minutes.

Répartir les morceaux de lapin, les oignons, les lardons et les champignons dans des bocaux. Les couvrir de sauce. Fermer les bocaux avec un caoutchouc propre hermétiquement et les faire stériliser 3 heures à 100°.

Le bœuf à la mode

Larder au lardoir, ou à défaut au couteau, de 6 à 8 gros lardons et une pièce de bœuf de 4 livres, prise dans la culotte ou la pointe de culotte.

Fendre un pied de veau. Foncer une casserole d'un peu de bonne graisse, y faire revenir quelques carrelets de lard et 2 douzaines de petits oignons. Les retirer. Faire colorer et raidir la pièce de bœuf ainsi que le pied de veau à couvert et à petit feu, en les retournant fréquemment.

Mettre ensuite du bouillon ou de l'eau jusqu'aux $\frac{2}{3}$ de la viande, ajouter un verre de vin et une cuiller d'eau-de-vie. Laisser cuire 1 h 30. Ajouter des tranches de carottes très minces aux $\frac{3}{4}$ de la cuisson et remettre les petits oignons et les carrelets de lard. Ajouter une cuiller de farine soigneusement délayée.

Il faut au moins 3 heures de cuisson. Voire 4 à 5 heures le rendront meilleur. Toute l'opération doit se faire à petit feu et à couvert.

Benjamin Meng

Remue-méninges N° 22

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K
1											
2								■			
3					■						
4				■						■	
5		■						■			
6						■					■
7			■						■		
8	■						■				
9					■						

Horizontal 1. Perdants d'avance 2. Grec d'une grande beauté; plus tout jeune 3. Son point est la cible à atteindre; appui pour une promotion 4. Point du lever; démonstratif 5. Papier pour polir; c'est un avare 6. Situées; ensemble confus 7. De là; arrestation en masse; pas inconnu 8. Va avec la faune; à grande distance 9. Promesse solennelle; repaires de rats.

Vertical A. Elle tasse la neige B. On les récolte à la moisson; ou intox C. Corpulentes; article masculin D. Boisson anglaise; poisson des mers chaudes E. Personnel masculin; prix pour un réalisateur F. Accepter un défi; elle a le pouvoir dans les contes G. Du début H. Sur le calendrier; drame populaire I. Maniera doucement; qui donne le choix J. Moi au temps de César; rendit plus stable K. Assemblée parlementaire; ils précèdent les autres.

Solutions du No 20

Horizontal 2. Garderie 3. Ma; Flot 4. Motif; De 5. Rêne 6. Bébête 7. Éon; Fax 8. Ester; Na.

Vertical B. Ramonées C. Rat; Bot D. Id; Irène E. Effet F. ORL; Nef G. lode; An H. Tête; Axa.

Le comité des Amis du Patrimoine de Lens

Gérald Emery, vice-président, Lens

Anne Marie Praplan, secrétaire trésorière, Lens

Paul-Henri Emery, Lens

Sabine Frey, Crans-Montana

Benjamin Meng, Lens

Ce bulletin a été réalisé par les membres du comité.

Association Les Amis du Patrimoine de Lens - Case postale 7 - 1978 Lens - Tél. 079 / 680 38 18

info@les-amis-du-patrimoine-de-lens.ch

www.les-amis-du-patrimoine-de-lens.ch